



Quatre aperçus sur l'usage de la métaphore territoriale et de sa transformation en dialectique <<continu/discontinu>>/ <<frontières>> dans des discours autour de la mobilité académique

メタデータ	言語: fra 出版者: 公開日: 2013-06-05 キーワード (Ja): キーワード (En): 作成者: Pungier, Marie-Françoise メールアドレス: 所属:
URL	<a href="https://doi.org/10.24729/00005869">https://doi.org/10.24729/00005869</a>

# **Quatre aperçus sur l'usage de la métaphore territoriale et de sa transformation en dialectique « continu/ discontinu »/ « frontières » dans des discours autour de la mobilité académique**

**Marie-Françoise Pungier**

Les réflexions qui suivent s'inscrivent dans le courant socio-anthropologique<sup>1</sup> de la didactique des langues et cultures étrangères, ou DDLC, qui discipline récente, emprunte de nombreux chemins de recherche, de notions et de concepts à d'autres domaines plus anciens et mieux légitimés dans le champ académique : sociologie, anthropologie, ethnologie, psychologie sociale, socio-linguistique, etc. Quand les intérêts du praticien et chercheur relèvent plus précisément de la mobilité académique internationale, le point nodal de toute réflexion touche à la question de l'altérité, car au cœur du phénomène de déplacement pour raisons d'études, se trouve celui de la rencontre avec un autre, moment dont la concrétisation devrait être à chaque fois nouvelle car jamais advenue encore. Si le concept de rencontre semble plus se rattacher à la phénoménologie (Duteille 2002), celui d'altérité est plus particulièrement traité dans une approche anthropologique (Kilani, 1994 ; Todorov 1989). Se profile à ses côtés le concept d'identité (Kaufmann 2004 ; 2008 ; Ferréol, Jucquois 2008), car – et nous empruntons ici une image plus « philosophique » par souci de clarification – si « je » a besoin de « tu » pour s'épanouir, inversement « tu » devient avec « je ». Cette formulation déjà fait surgir un abîme : celui de la réification, de l'essentialisation. Il est tellement plus

---

<sup>1</sup> Les principaux représentants de ce courant à dominante francophone ont participé à l'édition du « Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme » (2008).

commode de penser « je/ tu » et les formulations plurielles « nous/ vous », qui deviennent aussi plus menaçantes en « nous/ eux », une bonne fois pour toutes.

Pour la DDLC intéressée par les questions mobilitaires, et pensée à partir d'un pôle géographique précis, l'Union européenne, altérité et identité fonctionnent donc en tandem. La dialectique les unissant lui fournit et une problématique protéiforme jamais épuisée et les éléments d'étayage à une réflexion théorique.

Dans ce paysage disciplinaire, des figures de sociologues se détachent, en particulier celle de Pierre Bourdieu qui fournit tout un ensemble de concepts devenus nécessaires à la DDLC comme « champ », « habitus », « acteur social », « capital ». Un autre personnage important est Georg Simmel (1858-1918) dont les écrits sur l'étranger ont été décisifs pour Elisabeth Murphy-Lejeune qui s'intéressait aux étudiants en situation de mobilité. « *La lecture de l'essai de Simmel a été le révélateur* » (Murphy-Lejeune 2003 : 50), écrit cette chercheuse. Ses travaux l'ont amenée à forger la notion d'« étudiant européen voyageur » comme « nouvel étranger » (Murphy-Lejeune 2003). Sa réflexion se développe autour de la question du lien et de sa nature unissant l'étranger à un groupe.

Autrement dit, c'est une interrogation concernant *l'appartenance* qui se fait jour. Il devient alors « naturel » d'en chercher les manifestations « concrètes », qu'elles soient matérielles ou immatérielles. La porte du domaine de la « culture » est alors ouverte. Même quand le discours sur cette notion se veut métissé, il n'est pas rare que des cloisonnements apparaissent forgés sur des métaphores territoriales.

Cependant à la différence des champs disciplinaires, à qui elle emprunte tous ces concepts et notions toujours discutés, la DDLC pose aux côtés de ces derniers un autre élément très concret : la langue. Or, si le CECR<sup>2</sup> et nombre de ses représentants et propagandistes, les enseignants, prônent à travers la compétence à communiquer langagièrement l'abolition des

---

<sup>2</sup> Cadre européen commun de référence pour les langues.

cloisonnements linguistiques, le vécu expérimentiel des apprenants tend toujours à être construit et exprimé en termes territoriaux.

Le parcours que nous proposons dans les lignes qui suivent oblige les lecteurs à des sauts d'une pointe d'iceberg à une autre avec tous les dangers que cela représente. Il n'a pas d'autres ambitions que de mettre au jour des sous-entendus épistémiques qui contribuent toujours à entretenir des cloisonnements identitaires.

### **G. Simmel ou l'inscription dans une communauté comme inscription géographique**

Tout passage d'un individu dans un ailleurs « réel » autre amène à une introduction même courte et superficielle, dans une communauté humaine. Il peut s'agir d'un voyage touristique, d'un stage de formation, d'une année d'étude. Notons que pour celui qui se déplace l'ailleurs « réel » est inscrit dans un rapport de contiguïté avec son pendant phantasmé : « la France »<sup>3</sup> vers laquelle se dirigent les étudiants de l'UPO, par exemple, qui participent au stage de septembre ou à un échange plus long, n'a pas toujours grand chose à voir avec celle vécue au jour le jour par leurs camarades de l'UCP<sup>4</sup>. Cependant, celui qui participe à une expérience de mobilité académique internationale endosse le statut et le rôle d'« étudiant en situation de mobilité académique ».

E. Murphy-Lejeune (2003) a proposé de s'appuyer sur les travaux de G. Simmel concernant l'étranger (1908) afin de mieux comprendre ce qui se jouait alors d'un point de vue social.

Dans la sociologie de ce dernier, par exemple, la question spatiale intervient au sein même du paradoxe de l'étranger. C'est un individu, posé comme solitaire, qui peut prendre différentes

---

<sup>3</sup> Pour en avoir un aperçu, se reporter aux brochures « Paroles de stagiaires », par exemple, publiées tous les ans ou aux « rapports » demandés par le Bureau des Relations internationales de l'UPO et mis en ligne assez régulièrement.

<sup>4</sup> UPO : Université Préfectorale d'Osaka ; UCP : Université de Cergy-Pontoise.

positions par rapport à une communauté cible, celles-ci se définissant dans une dialectique à la fois d'intériorité et d'extériorité au groupe donné.

Dans un registre proche, D. Jodelet examinant « les formes et les figures de l'altérité » dans une approche psycho-sociale reprend la perspective précédente concernant le « *traitement social de la différence, ethnique, nationale, etc.* » dont elle veut souligner l'« *ambivalence et [l']apport positif du différent à la vie des groupes* » à travers une citation du même auteur.

Dans le passage suivant, dû à D. Jodelet, nous soulignons les référents sémantiques en relation avec des indicateurs spatiaux et qui sont repris de la sociologie simmélienne :

Cette ambivalence a été démontrée par les réflexions de Simmel sur l'étranger, (...). Défini par **la mobilité, attaché à un groupe situé dans l'espace** sans en avoir toujours fait partie, l'étranger **se trouve dans une position** d'appartenance particulière : « *L'unité de la distance et de la proximité, présente dans toute relation humaine, s'organise ici en une constellation dont la formule la plus brève est celle-ci : la distance à l'intérieur de la relation signifie que le proche est lointain, mais le fait même de l'altérité signifie que le lointain est proche* » (1908-1984, p. 54). De **cette combinaison de proximité et de distance** et de la tension existant entre **ces deux dimensions** résultent un certain nombre de conséquences qui affectent le rapport de l'étranger au groupe et la façon dont ce dernier le traite. **Sans racine** dans le groupe, **situé par rapport à ce dernier en position de contiguïté** et non de filiation ou d'identité, l'étranger n'en partage ni les particularismes ni les partialités, ni **l'attachement** aux traditions, ce qui autorise une attitude « d'objectivité » qui est une liberté. (...) En outre, du fait **du manque d'attache organique** et de **la mobilité** de l'étranger, le rapport que le groupe entretient avec lui présente un caractère abstrait : il est **proche** par le partage de caractéristiques générales, (nature humaine, statut, profession), mais non par celui de différences spécifiques au groupe. D'où une relation à la fois chaleureuse, en raison de la communauté générale qui unit l'étranger au groupe, et froide, en raison d'un sentiment de contingence de cette relation, de **la distance introduite par l'origine étrangère** qu'il partage avec d'autres. (Jodelet 2005 : 20-21)

Dans cette double citation, c'est la base spatiale qui sert d'éléments de construction à une analyse de la position sociale d'un individu dans un groupe : elle s'appuie sur

l'existence implicite d'un dedans et d'un dehors, qui seraient clairement marqués (puisque les protagonistes savent déterminer qui « appartient » à la communauté et qui n'en fait pas partie). Par ailleurs, la non-appartenance à la communauté crée de l'éloignement. Etre du groupe ou ne pas être du groupe est posé comme équivalent à être proche ou loin du groupe. Pourtant le passage de l'appartenance à la non-appartenance se situe dans un rapport de discontinuité alors que celui de la proximité à l'éloignement se situe sur l'axe de la continuité : proche et lointain forment les deux extrémités de cet axe, et il suffit de faire coulisser un curseur pour passer de l'un à l'autre.

### **La culture comme linéarité**

La question de la culture qui se surimpose dans une *contiguïté* épistémique à celle de l'existence d'une communauté humaine et de son devenir renvoie à la même figure linéaire, en tout cas dans ses développements récents.

D'après certains travaux, ce n'est peut-être pas tant le facteur géographique qui porte la notion de limites et donc de discontinuité entre groupes humains « enculturés différemment », mais plutôt la volonté même de ceux-ci de créer et de maintenir des différences avec les voisins :

Fredrick Barth (...) a montré comment des groupes voisins, géographiquement et culturellement proches, tendaient à accentuer leurs différences culturelles pour consolider leurs « frontières ethniques ». Paradoxalement, plus deux groupes ethniques sont proches l'un de l'autre, plus ils peuvent être conduits à exagérer les traits culturels qui les différencient. (Cuche 1997 : 7)

Notons au passage que le schéma précédemment issue de la pensée de G. Simmel se fondait sur la notion de proche et lointain applicable à un individu par rapport à une communauté alors qu'ici nous avons à faire à un modèle impliquant deux communautés.

Or, dans ce cas-là, les critères de proximité ou d'éloignement géographique ne portent plus

l'intensité de la différence « culturelle » car les marques de celle-ci se dissolvent à l'observation dans une série de ricochets de proche en proche, c'est-à-dire une optique privilégiant la continuité :

Pas plus qu'il n'y a de frontières « naturelles » entre les sociétés, il n'y a de frontières clairement établies entre les cultures. Aussi, un ethnologue spécialiste de l'Afrique, Jean-Loup Amselle, a-t-il proposé de substituer une approche « continuiste » à l'ancienne approche « discontinuiste ». Toute culture étant le produit d'une série d'interactions sociales, on peut affirmer que les cultures sont de proche en proche interdépendantes et en continuité les unes avec les autres. Analyser une culture particulière implique de reconstituer et d'évaluer l'histoire de ses relations avec les cultures environnantes. A considérer les choses ainsi, on se rend compte que les frontières entre les cultures sont floues et mouvantes. (Cuche op. cit : 5)

Dès lors, d'un point de vue anthropologique appliqué à la notion de culture, discontinuité et continuité, doivent être considérées à la fois comme moyens heuristiques et révélateurs de positions identitaires.

### **L'identité comme « croisement »**

Le concept de culture surtout, qu'il soit ou non défini (Dervin 2011 ; 2013), est mis en relation avec celui d'appartenance dans toute une série de travaux : pour faire bref, nous posons que le premier serait l'apanage des communautés, le second des individus ; le premier en relation avec des « héritages subis », une identité unique, le second avec des choix révélant « la liquidité » (Bauman cité par Dervin 2008) des identités contemporaines. Poser les postulats de cette manière amène à négliger totalement la question de la « gènescence » de « la » culture et à affaiblir celle de l'interculturel.

L. Porcher s'est intéressé aux aspects *interculturels* des manifestations sportives actuelles. Il estime qu'elles doivent être considérées comme des produits culturels, manifestations de la modernité, et constate leur internationalisation à plusieurs niveaux, humain, pratique,

etc. Dans le passage suivant, nous soulignons une fois encore les référents sémantiques en relation avec les indicateurs spatiaux :

Contrairement à ce que certains avaient pensé, (...), le sentiment d'appartenance n'a pas décliné chez les supporters avec la transformation de leur équipe en groupe international (...). Les spectateurs délèguent **leur territoire (au sens précis des géographes)** à une légion **extérieure** et cela n'affecte en rien leur identité proclamée, vécue, manifestée. De ce point de vue, le sport illustre exemplairement l'une des caractéristiques fortes de la contemporanéité. L'identité personnelle, aujourd'hui, se construit **aux croisements de l'international et du local, de la planète et du pays, du lointain et de la proximité**. Nous sommes à la fois membres du « **village global** » et **enracinés en un lieu (toujours selon le langage des géographes)**. Or telle est bien la définition la plus opératoire de l'interculturel : **le carrefour entre l'œkoumène et le coin de terre, entre partout (n'importe où) et ici**. (Porcher 1998 : 106)

Dans cette réflexion sur les dimensions « opératoires » de l'interculturel, ce chercheur procède encore à partir du schème organisationnel du continu : local et global qui pourraient être opposés en tant que pôles, conçus à partir d'une réalité géographique identique, sont repliés l'un sur l'autre et se *con-fondent*. Comme dans la situation de l'étranger étudiée par G. Simmel (op. cit.), D. Jodelet et beaucoup d'autres dans d'autres disciplines (par exemple E. Murphy-Lejeune (op. cit.) pour la DDLC, la possibilité d'une lecture en terme de discontinuité apparaît non pas en creux mais dans les reliefs de la pensée déployée. Chez G. Simmel, c'est la description du paysage social en termes d'une figure unique de l'étranger (face à une communauté) et non pas en termes communautaires (face à une autre communauté) qui écarte la surrection de la limite, de la clôture donc de la discontinuité :

[La propriété de précision] apparaît inhérente à l'objet lui-même, la limite étant ou traçant une coupure nette entre un « dedans » (les éléments constitutifs de l'objet) et un « dehors » (les éléments non constitutifs donc extérieurs à ce dernier). Dans cette optique, la limite est objective, puisqu'elle sépare sans ambiguïté deux entités dont les composantes sont parfaitement déterminées. (Rolland-May 2003 : 2)



Chez L. Porcher (op. cit), c'est exactement l'hypothèse précédente qui est soulevée rapidement pour être tout aussitôt balayée comme contre-signifiante : « *Les spectateurs délèguent leur territoire (au sens précis des géographes) à une légion extérieure et cela n'affecte en rien leur identité proclamée, vécue, manifestée.* » (p. 106). Il y aurait donc dans la dimension identitaire vécue de manière communautaire des points potentiels de rupture.

Par ailleurs, comme le suggère une réflexion de T. Fouquet sur les rapports Nord/ Sud<sup>5</sup>, il faut penser aussi la réciprocité de la situation et se demander dans quelle mesure la rencontre d'un étudiant-voyageur, étranger des temps modernes, avec une communauté donnée influe sur sa manière de penser ce groupe-là et celui auquel il peut penser appartenir, ses liens et ses rapports d'appartenance avec ces derniers, etc. Des points de rupture potentiels se font-ils jour ? Ou bien la continuité prime-t-elle sur l'expérience ?

### **La langue comme espace cloisonné ?**

En contexte de mobilité académique internationale, un individu ne se trouve pas que dans des situations où sa position est redéfinie par d'autres, par lui-même en termes d'identités ou d'appartenances, d'expériences interculturelles. Etudiant-voyageur, il est aussi apprenant et donc fait face, encore plus que dans la salle de classe, à une langue « étrangère », qu'il connaît et maîtrise plus ou moins mais sur laquelle il possède des représentations qui peuvent se décliner en termes de degrés de proximité ou de distance. Ces dernières confrontées à des pratiques langagières « réelles » peuvent se modifier ou se cristalliser.

Ainsi V. Castellotti, D. Coste et D. Moore (2001) se penchant sur les représentations des langues en contexte plurilingue distinguent « trois profils » différents d'apprenants adultes face à une langue. Ceux-ci peuvent adopter suivant les situations « *un point de vue descriptif,*

---

<sup>5</sup> Pour T. Fouquet, dans un contexte de recherche a priori différent puisqu'il s'agit d'un travail sur les jeunes sénégalais aspirant à ou vivant une expérience de migration au « Nord », les lieux d'accueil sont très fortement investis dans l'espace d'origine, « le Sud » (en même temps que ceux-ci sont « pensés et rêvés » par le « Nord ») : « *Ainsi, en filigrane dans ce texte, une question réversible et récurrente sera posée : le Nord ne serait-il jamais autant « Nord » que lorsqu'il est pensé et rêvé au Sud, et vice versa ?* » (Fouquet 2007 : 85-86).

*caractérisant l'objet langue*», «*un point de vue d'utilisateur*» ou «*un point de vue d'apprenant*» (p. 110-111). Ces chercheuses constatent qu'«*il existe des continuités ou glissements possibles entre les différents positionnements*» (p. 111). Leur étude qui insiste dès le titre sur les notions de proximité et de distance («*Le proche et le lointain dans les représentations des langues et de leur apprentissage*») est construite pour l'essentiel, dans l'exploitation des données, sur cet axe continu/ discontinu. Cependant, dans les discours qu'elles ont recueillis, les points de rupture semblent absents. Ce n'est que dans les dessins<sup>6</sup> que la discontinuité est reconnue :

[Lorsqu'(...)] on demande aux enfants de représenter par le dessin le fonctionnement plurilingue, apparaissent d'autres manières de figurer la séparation ou le rapprochement des langues. Ainsi, les dessins laissent apparaître des frontières, des limites, des positionnements respectifs entre les différentes langues. Ces découpages des paysages linguistiques recouvrent une géographie des langues, symbolisées par des affichages spécialisés (drapeaux cartes, etc.). Ils laissent surtout percevoir un espace cloisonné, où chaque langue occupe une aire spécifique et bien distincte des autres, et où le plurilinguisme semble construit par juxtaposition plutôt que par complémentarité. (Castellotti, Coste, Moore op. cit. : 110)

Il est tentant alors de se demander si les «*cloisonnements*» graphiques ne se retrouvent pas aussi et malgré les apparences dans les discours sur les langues en pratique dans le cas d'une situation d'expérience de mobilité académique.

Ces contraintes extérieures – liens sociaux, cadres d'expérience de nature diverses géographiques, socio-économiques, institutionnels, culturels, architecturaux, etc. – apparaissent donc comme des incontournables des pratiques de mobilité. Leur rôle est multiple et intervient à tout moment dans le projet d'un individu en situation de mobilité : soit

---

<sup>6</sup> Il s'agit alors de dessins d'enfants et non pas d'adultes.

pour le freiner ou le détourner sa course, soit pour l'encourager.

Les contraintes ne créent-elles pas en effet un cadre général d'expérience à l'intérieur duquel un individu va agir ou contre lequel il va réagir, comme si elles formaient un ensemble de tremplins ou bien d'obstacles qui orientent les actions dans une direction ou une autre ? S'il reste à l'intérieur de ce cadre, qui peut être immense, et qu'il s'y déplace sans sentiment d'entrave, il se trouve toujours en situation de continuité. S'il se montre regardant au-delà des cloisonnements qu'il invente, il valide leur existence, et crée un potentiel de discontinuité. Nous pouvons supposer toutefois que ces frontières qu'il se donne ne le dérange, ni ne le choque, alors qu'il peut en être autrement si des limites sont données par d'autres. Dans sa démonstration, G. Simmel laisse ainsi « l'étranger » dans une situation d'infériorité intrinsèque, en deçà des frontières érigées par d'autres. « La culture » sauf pensée radicale est matière à différenciation-éloignement. Dans le schéma de « l'interculture » qu'il propose sur la base de l'exemple du sport, L. Porcher laisse une partie des protagonistes décider de ce qui peut se croiser ou non, où et vraisemblablement quand. Les enfants et les adultes apprennent des langues, louées ailleurs indistinctement comme biens de l'humanité, qu'ils disent ne pas leur appartenir, leur être étrangères.

Où trouver alors un passage vers l'autre, le pair différent ?

### Références bibliographiques

Castellotti, V., Coste, D. & Moore, D. (2001). « Le proche et le lointain dans les représentations des langues et de leur apprentissage ». In D. Moore (Ed.) *Les représentations des langues et de leur apprentissage : références, modèles, données et méthodes*. Paris : Didier-CREDIF. Essais. 101-131.

Cuche, D. (1997). « Nouveaux regards sur la culture. L'évolution d'une notion en

anthropologie ». In *Sciences Humaines*, n°77, novembre 1997.  
<[http://old.recherche-action.fr/LinkedDocuments/culture\\_cuche\\_tout.pdf](http://old.recherche-action.fr/LinkedDocuments/culture_cuche_tout.pdf)>. Doc. 12 pages.

Dervin, F. (2008). *Métamorphoses identitaires en situation de mobilité*. The University of Turku. Humanoria Annales.

Dervin, F. (2011). *Impostures interculturelles*. Paris : L'Harmattan.

Dervin, F. (sous la direction de) (2013). *Le concept de culture. Comprendre et maîtriser ses détournements et manipulations*. Paris : L'Harmattan, Logiques sociales.

Duteille, C. (2002). « L'événement de la rencontre comme expérience de *rupture temporelle* ». In *Arobase*, 6, 1-2. 81-88.

Ferréol G., Jucquois G. (sous la direction de) (2004). *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*. Paris : Armand Colin.

Fouquet, T. (2007). « Imaginaires migratoires et expériences multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain ». In *Autrepart*, n°41 numéro thématique, *On dirait le Sud*. Paris : IRD. 83-97.

Jodelet, D. (2005). « Formes et figures de l'altérité ». In M. Sanchez-Mazas et L. Licata (dir.). *L'Autre : Regards psychosociaux*, Grenoble : Presses de l'Université de Grenoble, Coll. Vies sociales. 23-47.

Kaufmann, J.-C. (2004) *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin/SEJER.

Kaufmann, J.-C. (2008). *Quand Je est un autre. Pourquoi et comment ça change en nous*. Paris : Armand Colin.

Kilani, M. (2004). *L'invention de l'autre. Essai sur le discours anthropologique*. Lausanne : Editions Payot.

Murphy-Lejeune E. (2003). *L'étudiant européen voyageur : un nouvel étranger*. Paris : Ed.

Didier.

Porcher, L. (1998). « Enjeux interculturels ». *In Communications*, 67, 1998. 105-116.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm\\_0588-8018\\_1998\\_num\\_67\\_1\\_](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1998_num_67_1_)

2019

Rolland-May, C. (2003). Limites, discontinuités, continu : le paradoxe du flou. *In Sedes / VUEF – L'information géographique. n° 1, 2003.* 1-20.

Simmel, G. ([1908] 1999). Excursus sur l'étranger. *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation.* Paris : Puf, Sociologies. 663-668.

Todorov, T. (1989). *Nous et les autres.* Paris : Seuil.

Zarate, G., Lévy, D., Kramsch, C. (sous la direction de) (2008), *Précis du plurilinguisme et du pluriculturalisme.* Paris : Editions Archives contemporaines.